

CAROLINE DU COËTLOSQUET



METZ
IMPRIMERIE LORRAINE, RUE DES CLERCS, 14.

—
1912

CAROLINE DU COËTLOSQUET



**CAROLINE DU COËTLOSQUET (1875-1911) fille de Maurice du Coëtlosquet et de Marie-Renée Deguerre, son épouse.
Une évocation de sa vie par A. LOEUILLET, Curé de Rambervillers**

AVANT-PROPOS

Ceci n'est point une biographie, mais seulement un portrait moral, plutôt esquissé que peint, et que j'espère toutefois ressemblant. Au lendemain de la mort de Caroline du Coëtlosquet, j'avais voulu, pour l'édification de mes paroissiens, leur révéler, en quelques traits brefs, cette belle âme, que son humilité et sa vie de retraite avaient cachée aux regards de tous.

Mais, à mesure que je puisais dans mes souvenirs, le champ s'élargissait devant moi.

Puis, une confiance dont j'ai été profondément touché, m'a remis la correspondance de Caroline du Coëtlosquet, son journal intime et les essais littéraires et artistiques auxquels se sont exercés sa plume et son crayon.

De nombreux documents s'ajoutant ainsi à ceux que je possédais, ce travail a pris plus d'étendue et demandé un temps plus long : il en sera plus complet, sinon moins imparfait. Du reste, que de fois devant les richesses du sujet, je me suis senti inférieur à la tâche et ai-je été tenté de jeter la plume !

J'ai continué pourtant, soutenu par la pensée que cette « LUMIÈRE », jusque-là amortie et voilée, pourrait, en « luisant devant les hommes » leur faire quelque bien.

Il me fallait d'ailleurs tenir l'engagement que j'avais pris, devant un désir auquel je n'avais pu me dérober.

À Celle qui m'a témoigné ce désir maternel, dont j'ai senti tout l'honneur et aussi toute la responsabilité, je dédie ces pages.

Puissent-elles ne pas trop manquer à son attente et n'être point trop indignes de Celle dont elles évoquent la douce mémoire.

A. LOEUILLET
Curé de Rambervillers

CAROLINE DU COETLOSQUET SON ENFANCE

Élisabeth – Marguerite – Marie - Caroline du Coëtlosquet naquit à Nancy le 2 avril 1875 et fut baptisée, en l'église Saint Léon, le 4 du même mois.

Mais sa vraie patrie est Rambervillers, où elle passa du reste la plus grande partie de sa vie à partir de l'âge de sept ans. Ce fut surtout la patrie de son cœur.

« Ah ! mon cher Rambervillers, écrit-elle dans son journal (en 1887) - elle a douze ans – je voudrais ne jamais te quitter ! Rien ne te vaut sur la terre, non, aucun lieu ».

Plus tard à Gérardmer, où elle se plaît bien pourtant, avec ses cousins, ses cousines et des relations de choix : « Que je voudrais me voir à Rambervillers ! Hier, j'avais envie de pleurer ».

A la Fête-Dieu, elle a le bonheur d'assister à la procession. « Le tout était admirable ». On a raison de dire qu'on ne fait nulle part ailleurs des reposoirs comme à Rambervillers ».

Hélas, ces reposoirs qu'un arrêté sectaire a interdits, quand les reverrons-nous ?

Un jour, elle doit aller à EMS. Elle a dix-sept ans, un beau voyage et qui a de quoi la charmer.

Elle écrit : « Je suis navrée. Il fait si beau, tout est si gai, la campagne est si belle, les prairies si animées, les foins se font partout. Ah quel malheur de partir, il fait si bon, si beau ici ! ». Que dites-vous de ce petit tableau et de ce sentiment de la nature qui s'ajoute si bien à l'amour du clocher ?

J'ai déjà dit que je ne fais point ici une biographie, mais seulement et surtout un portrait moral.

Or, ce qui frappe dans Caroline du Coetlosquet, c'est le souci qu'elle a de son amélioration, disons le mot... de sa perfection, dès ses plus jeunes années, surtout aux environs de sa première communion. Elle suit le catéchisme avec une exactitude et une bonne volonté rare.

« Cela m'ennuie de ne pouvoir sortir, surtout de ne pas aller au catéchisme. Papa m'avait emmenée chez M. X. J'ai eu bien peur d'être en retard ». Une autre fois : « J'irai au catéchisme aujourd'hui, quel bonheur ! » Et ici cette petite scène d'histoire locale qui peint si bien la fusion des classes et la familiarité populaire de notre Rambervillers : Papa à voulu que j'emporte une boule chaude au catéchisme. M. l'abbé n'était pas là encore. Les

garçons, (ils sont bien encore les mêmes), ont dit assez haut pour que j'entende : « *Oh ! une boule, un cruchon ! Oh ! la chaufferette, j'ai froid...hou, hou !* ». Je ne les ai pas regardés parce qu'ils auraient recommencé. J'ai poussé tout doucement la boule sous mon banc et j'ai dit peu bas à L..., qui boite, de mettre ses pieds dessus aussi.

Voilà son bon cœur : elle avait du reste de qui tenir.

Le journal continue : « Le temps passe. Quand je pense que ce sera cette année que je ferai ma première communion ! (Janvier 1887) ».

Et encore : « J'ai eu douze ans. Comme je suis vieille maintenant ! Je tâcherai d'être plus appliquée, gentille, obéissante et même plus raisonnable... à peine deux mois, ce sera la première communion. J'en tremble ».

Quelques jours après : « Je n'étais pas de bonne humeur. Quelle vilaine chose que la mauvaise humeur ! Chaque jour je tâche de l'empêcher ». Et avec une humilité touchante : « mais une fois que je tombe dedans, c'est fait ».

Trois semaines avant la première communion : « Je pourrais être bien meilleure. Il faut que je me dépêche de me préparer... ».

Enfin voici la Retraite... « C'est demain que commence la Retraite ».

Puis, silence !

Elle a autre chose à faire que de raconter sa première communion. Il y a des choses qu'on ne raconte pas : on les savoure dans le recueillement et la joie de son cœur.

Elle reprend son journal le 20 juin 1888, après une interruption d'un an.

Pourquoi cette interruption ? fut-ce la maladie qui l'avait déjà plus d'une fois visitée et qui allait tant de fois enténébrer ses joies et celles de ses bons parents.

« J'ai pris au beau jour de ma première communion bien de résolutions. J'ai fait au bon Dieu bien des promesses ; je les ai trop vite oubliées, Je ne suis pas l'enfant de treize ans que je devrais être. Je veux désormais, avec la grâce de Dieu, obéir promptement, étudier sérieusement et devenir vraiment plus aimable et plus sage ».

« On me donne trop de choses, je suis gâtée » ajoute-t-elle.

Une autre fois : « Je ne suis pas contente de moi, je crois que je pense trop à moi. C'est très vilain ».

C'était bien là un scrupule de sainte ; car, au contraire, elle ne pensait qu'aux autres et ne songeait qu'à leur faire plaisir : nous aurons bien des

fois l'occasion de le constater. En 1888 : « Je me suis mise de mauvaise humeur hier plusieurs fois. Je réponds parfois brusquement. J'ai pleuré pour rien du tout. Et quand je pense que j'aurai quatorze ans en avril prochain ! ».

Et elle termine cette confession par cette prière si confiante et si naïve : « Aidez-moi, ma bonne sainte Vierge et mon petit ange gardien, aidez-moi à corriger mes défauts et à devenir meilleure ». À mesure qu'elle grandit, elle s'étudie davantage à se connaître mieux et se reproche avec une vive douleur des imperfections de caractère dont les saints eux-mêmes ont eu à gémir.

La mauvaise humeur : c'est décidément ce qu'elle déplore le plus en elle, et elle poursuit avec le plus de ténacité — et nous pourrions ajouter que, la plupart du temps, ces accès n'étaient même point aperçus de ceux qui vivaient avec elle.

« La mauvaise humeur, comme elle m'enchaîne ! Hier elle m'a accompagnée tout l'après-midi. En dedans, je sentais combien j'étais coupable mais je ne voulais pas me l'avouer et je m'entêtais davantage.

Encore un vilain défaut, l'entêtement, il m'a joué plus d'un vilain tour.

Je préférerais être plus vive et n'être pas entêtée ; il me semble qu'on se corrige plus vite et qu'on a moins de torts, car être entêtée, c'est voir le mal et y demeurer, cela me fait pleurer parfois ».

Quand elle écrivait cette page, où, avec la délicatesse de la chrétienne, nous sentons la fine touche de l'analyste, elle avait seize ans.

Elle n'était point tendre à elle-même : ce sera toujours, du reste, sa tendance qui s'accroîtra avec l'âge, plus disposée à se charger qu'à s'excuser, croyant volontiers qu'elle fait souffrir les autres. Alors qu'au contraire elle est pleine d'attentions pour tous, et que, surtout dans son enfance et dans les premières années de sa jeunesse, elle était très gaie, très vive, très joueuse.

Souvent dans son journal elle parle du fou rire qui la prend, et contre lequel elle ne peut pas réagir. Avec quel plaisir elle raconte les farces innocentes du poisson d'avril, auxquelles elle se livre chaque année, avec une joie enfantine !

Et les parties de cachette dans les vieux greniers de la maison De Guerre, dans les remises de Métendal ou des Tribunes, et les arbres auxquels elle grimpe « comme un garçon », ainsi qu'elle le dit elle-même.

Quelle joie de vivre ! Quelle exubérance, et quelles promesses d'avenir.

Qui se douterait alors, que la maladie guette cette jeune fille à laquelle tout souri en ce monde et que, de cette belle santé du corps et de l'âme, il ne restera que le courage de souffrir et de souffrir sans se plaindre, pour faire la volonté du Père de là-haut, et aussi pour ne pas affliger le Père et la Mère d'ici-bas, pour qui la vie de leur enfant, après avoir été leur ineffable joie sera un jour leur ineffable douleur.

Déjà, dans ses premières années, la maladie s'essaie ; mais elle disparaît devant sa robuste constitution. Elle reviendra avec des alternatives de triomphe et de défaite jusqu'au jour où elle ne la quittera plus, qu'au fatal dévouement, longtemps retardé, afin de faire cette âme plus belle, cette victime plus pure et plus digne de Celui à qui elle sera offerte.

En attendant elle grandit, et on peut le dire, elle grandit en grâce et en sagesse devant Dieu et devant les hommes.

Elle grandit aussi en science, elle se rend compte qu'un jour, selon les probabilités humaines, elle aura à jouer un grand rôle dans la société, et elle s'y prépare sérieusement.

Les extraits que nous avons donnés de son journal, prouvent combien elle avait, dès son plus jeune âge, l'esprit mûri et attentif.

Si l'espace ne nous était mesuré nous pourrions en donner d'autres qui montreraient la finesse de son esprit, la justesse de ses observations, et le charme de son style.

Il est tel de ses portraits qui sont un tableau achevé, où une légère, très légère moquerie se tempère de douceur et d'une incommensurable charité. Et ses lettres donc ! Quel naturel, quelle amabilité, quel souci de faire plaisir, et quelle belle langue claire et nette qui dit tout ce qu'elle veut dire et le dit parfaitement !

Ecoutez plutôt ce petit récit si gai, si frais, si joliment tourné, fait à une de ses vieilles amies.

Paris 1902 — {1er Juin. Elle a 27 ans}.

« Maintenant il faut que je vous annonce une grande nouvelle... Depuis peu de jours je suis fiancée, cela va bien vous étonner, et pourtant quelqu'un m'a demandée en mariage, malgré ma mauvaise santé, mon joli nez et mon intelligence remarquable. (Elle ne se flattait pas.)

Cependant ce Monsieur était bien désintéressé, et ce n'était pas pour ma grande fortune, car en ce moment je n'avais que trente sous.

Si des gens vous demandent qui peut être ce personnage important, veuillez

leur dire très sérieusement que c'est l'Empereur de Chine où celui du Japon, et que vous ne savez encore lequel ; J'avais pourtant tous les hommes en grippe, mais si je me marie, c'est un peu votre faute, car j'ai retrouvé un beau Monsieur, que vous avez eu l'imprudence de m'envoyer à Lourdes, et qui m'a dit des choses très gracieuses. Mais pourquoi vous conter ces bêtises ? »

Et cet écho des courses de Métendal ...

Un petit Monsieur habillé à la mode, portant une cravate rouge et une grosse bague avec des armoiries vint saluer maman, et lui parla longuement de Monte-Carlo, et des courses de Nice.

Et ce frais tableau : 14 février 1894 : « Quel temps splendide aujourd'hui : on se croirait au printemps ! Le soleil rayonne clair et beau » et certainement si je me trouvais en haut de la côte vers Métendal, j'entendrais chanter l'alouette ; on se sent plus près du ciel, de Dieu et de ses anges, par un temps comme celui-ci. »

Et dans un autre genre, avec la même précision de lignes et aussi toujours la note chrétienne : « Jules fauche au jardin : comme la faux de Jules tranche tout ! Ainsi fera la mort un jour. Mais Jules s'arrête pour aiguiser sa faux ; la mort, elle, n'arrête jamais. »

On ne s'étonne pas en lisant ses lettres où son journal, que chez les sœurs de la Doctrine Chrétienne, dont elle suivait les cours, dans ce Pensionnat alors si florissant, où s'élevaient trois quarts des jeunes filles de Rambervillers et dont la république a fait une ruine, Caroline du Coëtlosquet se soit surtout distinguée dans les devoirs de style...

Elle aime beaucoup l'histoire, moins le calcul, mais avec esprit de devoir, elle y travaille autant qu'elle peut. En même temps elle cultive le dessin, la peinture et aussi la musique, avec un succès qui révèle en elle d'extraordinaires dispositions pour les arts. Elle a laissé des preuves remarquables de son double talent de dessinateur et d'écrivain dans un petit ouvrage qu'elle s'est amusée à composer et à illustrer.

SON PETIT OUVRAGE ILLUSTRÉ

« Les aventures des enfants Briant ou histoire de la famille Briant » : voilà le double titre que Caroline du Coëtlosquet inscrit tour à tour, sur chacun des dix-huit cahiers qu'elle a consacrés à ce petit « roman » : car c'est bien

un roman... oh ! très simple, très sage, auquel ne manquent cependant point les épisodes dramatiques obligés.

C'est l'histoire d'un Père, Monsieur Briant, médecin à Rambervillers, laissé veuf avec sept enfants, cinq filles et deux garçons : où plutôt c'est l'histoire de l'enfance et de l'adolescence de ces orphelins, jeux, querelles, études, relations avec les camarades et les compagnes, en un mot tous les petits événements de la vie de famille, de collège et de pensionnat.

Tout ce petit monde se meut, s'agite, chacun selon son caractère et son tempérament, les uns faciles à conduire, les autres rebelles au frein, ceux-ci tristes, ceux-là gais, tous très intéressants,

Et ce récit qui se prolonge pendant de nombreuses pages, et où surgissent à chaque instant de nouveaux acteurs, généralement des enfants, se lit très agréablement : il y a des scènes, des aperçus, sur l'éducation surtout, qui indiquent chez Caroline du Coëtlosquet, une rare maturité d'esprit, en même temps qu'une grande perspicacité d'observation et une connaissance de l'humanité qui étonne chez un « auteur » si jeune.

C'est l'œuvre de prédilection de Caroline du Goëtlosquet ; j'allais presque dire « son chef-d'œuvre » dans le sens usité au moyen âge où chaque ouvrier devait, pour devenir un maître, prouver qu'il connaissait les ressources et les secrets de son art.

L'histoire des enfants Briant fut commencée le 20 février 1891 et terminée en 1894, terminée ce n'est pas le mot (*pendent opera interrupta*) interrompue ou abandonnée : ce dut être un gros chagrin, pour Caroline du Coëtlosquet, que cet abandon, provoqué sans doute par l'état de sa santé.

Elle avait fait de cette histoire son délassement, ou plutôt son occupation de choix, à laquelle elle revenait avec tant de plaisir chaque fois que ses devoirs, ses relations où ses voyages lui en laissaient le loisir ; je crois même qu'elle l'aimait mieux que son journal : elle y était plus libre, plus abandonnée, livrant dans cette histoire plus d'un trait de sa vie quotidienne, mais y ajoutant parfois les désirs secrets de son âme et rêves de son aimable imagination.

« Longue histoire, écrit-elle, qui, je crois, ne finira qu'avec moi. »

De plus, à ses récits elle mêlait les illustrations, et cette même plume qui écrivait si bien se changeait en pinceau, qui multipliait autour du texte des tableaux ravissants.

Il y en a plus de six cents, qui tous reproduisent des scènes de famille, de

collège, de pensionnat, des promenades et des Jeux d'enfants, avec une netteté, une précision, une délicatesse et une variété admirables. Il n'y a pas deux dessins qui se ressemblent, et ces enfants qui jouent sont peints en des poses toujours diverses et toujours délicieuses.

On suit les progrès de « l'artiste » ; l'expression n'est pas exagérée, progrès constants et véritablement admirables depuis la première scène, qui donne le portrait des enfants Briant en quelques traits déjà remarquables, jusqu'à la dernière, où les enfants grandis, comme le talent de l'auteur, se présentent en des attitudes si naturelles et si variées, par exemple l'aînée, Radegonde, déjà raisonnable comme une jeune fille, le tout petit qui cueille une fleur, et ce polisson de Philippe qui, trouvant la séance trop sérieuse, fait de la gymnastique sur une barre fixe...

Je voudrais espérer que ces dessins reproduits par la gravure puissent être vus du public. Il admirerait comme, avec la plume seule car tous ces dessins sont à la plume, l'auteur a pu donner à ses personnages et à ses scènes tant de vie : il admirerait, avec la sûreté de sa main, la richesse de son imagination, la délicatesse de son goût, et aussi l'amabilité de cette âme qui se plaisait à inventer et à reproduire des scènes aussi charmantes.

LA MUSIQUE

Avec les lettres et le dessin, l'aquarelle et la peinture, Caroline du Coëllosquet cultivait la musique, pour laquelle aussi elle était extraordinairement douée.

D'une sensibilité très vive, trop vive peut-être, elle goûtait la musique passionnément et elle exécutait déjà avec une rare perfection, lorsque, là aussi, son l'état de sa santé, fit tomber l'archet de ses mains, comme il lui avait déjà arraché sa plume et son pinceau.

« Papa et moi nous nous délectons dans l'Africaine. Papa me joue aussi des airs de la Dame Blanche, dont il ne se lasse pas, m'a-t-il dit. Je l'écoutais « ravie » ; nous étions seuls dans l'obscurité de l'immense salon du rez-de-chaussée (à Glion). Je pleurais ! »

Une autre fois : « Après le souper (à Rambervillers) J'ai un peu débarrassé le pauvre piano du salon de toutes les brochures qui l'encombraient, Je l'ai ouvert, puis j'ai supplié Papa de jouer : il a consenti, à ma grande joie, et me voilà à l'écouter debout auprès de lui, ne voyant plus rien, ne pensant plus et ne sentant plus rien que ces beaux airs de l'Africaine que personne

ne peut jouer comme Papa (son père était lui aussi très bon musicien et excellent compositeur). Les larmes me venaient aux yeux, et malgré moi se mettaient à couler : mais aussi c'était trop beau ».

Jamais elle ne peut entendre de belle musique, surtout jouée par son Père, sans pleurer : « Heureusement, dit-elle, il faisait nuit. Personne n'a vu mes larmes ». Et encore : « J'ai pleuré comme une Madeleine, parce que Miss chantait une chanson si touchante ... ».

Et avec où malgré ce tempérament d'artiste, très posée, très sérieuse et toute désireuse de faire, et de bonne heure, son apprentissage de Maîtresse de Maison.

Elle a quatorze ans, elle écrit gravement dans son journal et de fait elle apprend la cuisine.

« Nous venons de confectionner le plum-pudding », dit-elle. Plusieurs fois même elle fit le feu dans la chambre de son père.

SON PERE

Ah ! Son Père ! comme elle l'aimait. Elle le dit elle-même dans son journal. « J'aime mon cher Papa autant qu'on peut aimer quelqu'un sur la terre ». Et c'est vrai : je crois qu'il est impossible de pousser plus loin l'affection filiale. Elle est continuellement préoccupée de son père, présent ou absent. Hélas ! il était souvent, absent, et bien trop souvent pour son cœur dont il est le centre et la vie.

C'est à lui qu'elle pense, c'est pour lui qu'elle vit, qu'elle travaille, qu'elle s'instruit, pour lui faire plaisir, pour lui faire honneur. C'est à cause de lui surtout qu'elle souffre d'être malade, c'est pour lui qu'elle se soigne, « que dirait Papa si je toussais ? ».

Quel bonheur quand il est à la maison : quelles causeries intimes entre le père et la fille... Comment Caroline s'ingénie à ne pas le quitter, à vivre à ses côtés, à lui être utile. Tantôt elle lui sert de secrétaire, tantôt elle est l'intendante de ses nombreuses de ses nombreuses aumônes et de ses merveilleuses générosités

Tantôt elle va avec lui dans les prés, dans les bois ne dédaignant pas de manier la bêche ou la houe pour détruire les taupinières, ou détourner les petits ruisseaux. Et ils reviennent à Métendal, heureux, joyeux, non pas tant d'avoir respiré l'air pur, joui de la belle nature que d'avoir le père et la fille passé des heures l'un à côté de l'autre.

Comme elle est sensible aux caresses de son père : son père, pour qui sa fille est tout, qui, de son côté, fail graviter sa vie autour de sa fille unique, son père qui l'a aimée passionnément, qui l'a aimée, on peut le dire, jusqu'à en mourir : car ce fut le chagrin de la voir malade, qui tua celle constitution forte et ce tempérament de fer. « Papa m'a embrassée comme de coutume, mais m'a caressée, en me disant très tendrement, je crois : « bonne chatte ».

Et cette caresse est la joie de toute la journée. « Etes-vous content me dit papa eu me caressant la joue ? », et elle ajoute avec une naïveté pleine de finesse « Papa, en parlant de moi et en me parlant, dit presque toujours « Il — Lui ». Lorsque le 8 avril 1875 papa eut une petite fille, je suppose qu'il fut très triste qu'elle ne soit pas un garçon ». Et elle dira ailleurs, sous cette même impression qui la peine pour son cher papa : « Que ne suis-je un garçon, où que n'ai-je une douzaine de frères : « Papa est triste, mélancolique, que peut-t-il avoir ? » se demande-t-elle.

Et d'autres fois : « Comme papa est préoccupé et paraît chagrin ! ». Et alors, elle aussi s'afflige et pleure en secret. « J'ai pleuré dit-elle, dans mon lit jusqu'à dix heures du soir, je ne veux pas du reste que papa me voie pleurer ». Hélas ! avec les mille croix de la vie, et dont ne préserve pas la plus grosse fortune si encore cette fortune n'est pas plutôt un sujet de soucis, Le père pleurait, lui, sur sa fille, et sur cette précieuse vie qu'il sentait s'en aller pour ainsi dire goutte à goutte Et dont il n'eut pas la force pas la force d'attendre la fin.

Quand il est gai, son père, lorsque parfois l'espérance lui revient sans doute de la guérison de son enfant, elle est gaie, elle, Caroline, et sa joie s'épanouit dans son journal, à nous dépeindre la bonne humeur et à nous raconter les joyeux propos de son père.

Mais il s'absente de nouveau, alors, quelle douleur, quelle vraie douleur ! car elle ne consentira jamais à voir son père s'éloigner, et Dieu sait si cette épreuve lui fut ménagée. « Quand papa est parti, dit-elle, les trois quarts de la maison sont partis avec lui. »

Et Caroline est en perpétuel souci de son père : « Mon père a-t-il tout ce qu'il veut ? Ne lui manque-t-il rien ? ». Il était du reste si peu occupé de lui-même, si dédaigneux du bien-être le plus ordinaire qu'il fallait bien qu'on s'inquiétât pour lui. « A-t-il emporté des habits ? A-t-il des vêtements chauds, tousse-t-il ? Comment alors se soigne-il ? surtout dans les hôtels. Fume-t-il encore ? Fumer lui est si nuisible ». À chaque page du journal nous

trouvons l'écho de ses inquiétudes filiales. Mais sa correspondance avec son père (elle lui écrit plusieurs fois par semaine) nous la révélera mieux encore, dans toute sa tendresse, sa sollicitude, son respect très profond. « Je rêve de vous chaque nuit, que vous êtes revenu avec nous, jugez de ma déception en me réveillant (1902) ».

« Pour votre pauvre Bibi, (c'est ainsi qu'avec une naïveté touchante elle s'appelle pour son père), toutes les nouvelles de votre santé sont plus importantes que tout ce que vous pouvez me raconter, les affaires, le pays, la politique : pardonnez-moi si je vous ennuie, j'ai oublié, cher papa, de vous demander de bien vous couvrir et d'avoir soin de vous comme vous avez soin de nous ».

Ailleurs, « ne vous couchez pas trop tard ». Une des devises de son père était que les jours n'ont pas assez de vingt-quatre heures, et cet homme si riche, comme s'il eût besoin de gagner sa vie, et prolongeait ses veilles pour tenir à jour son immense correspondance, « Pardonnez-moi d'oser vous faire ces recommandations, dit-elle, une autre fois, soignez-vous ; ne vous refroidissez pas : vous ne dites rien de votre santé ». Il ne s'en inquiétait guère de sa santé, et il jouait avec elle, comme dans son inépuisable charité, il jouait avec ses millions. Il avait mal à la gorge, il toussait beaucoup, et les médecins lui avaient interdit de fumer, à lui, à lui qui avait toujours le cigare à la bouche, mais la plupart du temps éteint, et Caroline est soucieuse de savoir s'il observe les ordonnances de la Faculté. « Je me réjouis bien de vous revoir et de faire la guerre à vos vilains cigares qui font tant de mal à votre pauvre gorge ».

Il est à Metz, le père, ce Metz, sa patrie natale, dont l'annexion l'a chassé, mais qu'il porte toujours dans son cœur, à jamais meurtri et toujours fidèle. « Puisque vous respirez enfin le bon air du Pays Messin, vous ne fumerez plus, pour vous consoler comme autrefois, et encore, ayez soin de vous, couvrez-vous bien, ne fumez pas beaucoup, n'est-ce pas, afin de ne pas tousser ». Et elle ajoute comme pour faire passer sa tendre recommandation : « Inutile de vous dire combien je m'ennuie sans mon père chéri ». Pas une de ses lettres qui, avec l'expression de la plus vive tendresse, ne porte le témoignage de sa perpétuelle sollicitude sur une santé si chère.

Et si elle s'inquiète du corps, comment ne s'inquiéterait-elle pas de l'âme, elle si profondément chrétienne et surnaturelle comme elle est heureuse de sentir ce cher père en communion avec elle de sentiments et de

pratiques religieuses ! « Inutile de vous assurer combien vous m'avez fait de joie de m'écrire que vos devoirs religieux sont remplis (C'était à Pâques 1903).

Si seulement nous avions pu les faire tous ensemble ». Et encore : « Je ne vous ai pas oublié, mon cher papa, en m'approchant du hon Dieu, mais j'avais un peu mal au cœur de passer sans vous la belle fête de Christmas « Noël ».

Enfin cette autre lettre que je cite tout entière et où se révèle son âme si religieuse, si aimante et si admirablement respectueuse :

« Cher Papa,

J'ai été bien déçue de vous savoir parti pour Metz, car j'aurais voulu vous demander une grâce, et je n'ai pas osé. Pardonnez-moi, cher Papa, si je commets une indiscretion ; vous savez, C'est demain la fête de la Toussaint, et ensuite le jour des Morts : nous venons de nous confesser et pensons faire la sainte communion. J'aurais une double joie si mon cher papa devait approcher de la sainte Table avec « son indigne Bibi ».

Encore une fois, cher papa, daignez me pardonner cette indiscretion, et permettez que je vous embrasse de tout mon cœur, comme je vous aime.

Mercy, 31 Octobre 1901 ».

Et quel bonheur pour elle quand son père lui a donné cette joie de communier à ses côtés ! Quel bonheur aussi, quand de Lourdes, elle demande à son père retenu au loin, de communier avec elle, et qu'elle apprendra de lui que sa demande a été entendue.

C'était en un jour pareil, jour d'infinie reconnaissance, qu'elle pouvait écrire à son père : « Cher papa, vous m'êtes tout en ce monde ». Et dans son journal : « Si je perdais mon père, je mourrais de douleur ». Hélas ! elle allait le perdre, de la façon la plus terriblement imprévue. À peine malade, alité depuis deux jours seulement, le Vicomte Maurice du Coëtlosquet mourait presque subitement entre les mains du prêtre appelé à son chevet, saisi, mais non surpris par la mort à laquelle il se préparait depuis quelques années surtout, en multipliant ses bonnes œuvres et ses pratiques chrétiennes. Caroline ne mourut pas de douleur, parce que Dieu la soutint dans cette épouvantable épreuve, mais je la vois encore pâle comme une statue de la douleur, déposant sur le front de son père son dernier baiser. L'ébranlement qu'elle subit fut si violent qu'elle ne put suivre le cercueil de

celui qu'elle avait tant aimé ; mais n'ayant plus même la force de pleurer, elle avait encore celle de consoler sa mère doublement atteinte dans son amour pour son mari et pour sa fille.

Dès lors, elle vivra perpétuellement avec la chère mémoire de son père, renfermant en elle-même son inconsolable douleur, en attendant le jour où elle retrouvera là-haut celui qui pour elle « fut tout en ce monde ».

Elle en parla peu, même autour d'elle et à ses plus intimes : elle avait la pudeur de ses peines et de ses pensées, el ne voulait point embarrasser les autres de ses plaintes et de ses secrets. Mais le prêtre qui a par grâce d'état l'entrée des cœurs, reçut la confiance de son chagrin inapaisé, surtout de son souvenir fidèle et toujours présent, el jamais je ne la vis, devant Dieu et dans l'exercice de mon ministère, sans quelle me parlât de son père.

MADemoiselle AdÈLE DE GUERRE, SA TANTE

La mort avait déjà apporté à Caroline du Coetlosquet une très grande douleur, en lui enlevant sa grand 'tante maternelle, Mademoiselle Adèle de Guerre. Pour Caroline, ce n'était point seulement une tante, c'était une seconde mère, et qui eut la plus grande et la plus heureuse influence sur la formation de son esprit el de son cœur ; et si nous la voyons dès sa plus tendre enfance, si nous devons la voir mieux encore plus tard, au déclin de sa trop courte vie toute dirigée vers le ciel, c'est à Mademoiselle de Guerre surtout qu'elle le doit.

Du reste, comme elle le dit elle-même : « Ma tante prêche d'exemple el non de parole ».

Cette « chère tante sans pareille » comme elle l'appelle encore, fut une de ces âmes grandes el généreuses qui sont la gloire de Dieu et l'honneur d'une paroisse. Sa longue existence (elle mourut à l'âge de 88 ans, en pleine possession de ses admirables facultés) peut se résumer en ce mot qui fut peut-être le dernier qu'elle prononça : « Ce que Dieu veut, je le veux ». Et en effet, elle ne sut pas ce que c'est qu'avoir une volonté propre, se faisant la servante de Dieu d'abord, des pauvres ensuite et de sa famille.

Elle collabora puissamment et de son conseil et de sa fortune aux grandes œuvres de charité, d'éducation el de moralisation, dont M. l'abbé Mathieu, curé de Rambervillers, dota sa paroisse. Sa main est partout dans le bien qui se fit, mais elle la cache avec l'humilité d'une sainte.

Présidente des Dames de Charité, elle a vraiment l'intelligence du pauvre, comme elle a pour lui le dévouement sans bornes et le souci de ses nécessités matérielles et des besoins de son âme.

C'est elle qui apprendra à Caroline du Coëtlosquet, je ne dirai pas la Charité, son cœur y aurait suffi, à défaut des généreux exemples de son père et de sa mère mais l'exercice direct de la charité. « Tante Adèle a bien voulu m'emmener avec elle chez les ... » (ici un nom d'une famille indigente), écrit-elle en 1891. Et combien de fois cette visite se renouvela ! Que de fois nos pauvres et nos malades, virent surgir tout à coup, dans leur misérable logis, cette apparition bienfaisante de la vieille Dame aux cheveux blancs, s'appuyant sur la gracieuse jeune fille, toutes deux, apportant avec leurs provisions et leur argent, le réconfort de leurs douces et aimables paroles ! Mademoiselle de Guerre n'enseignait pas seulement à Caroline du Coëtlosquet l'exercice direct de la charité, elle lui apprit encore, et, comme elle disait tout à l'heure « plus par ses exemples que par ses paroles » la véritable Piété.

Piété toute de foi profonde et d'amour de Jésus, jusqu'au mépris de soi, une piété forte, grande et très éclairée... et avec cela joyeuse : « C'est une vraie sainte, écrit Caroline, elle chante toujours. »

En même temps, très austère : levée à 4 heures du matin, elle donne les premières heures du jour à la prière et à la messe... N'a jamais de feu dans sa chambre, malgré les rigueurs de notre dur climat. Elle ajoute : « Elle ne se plaint jamais de rien, elle prend, sans qu'on s'en aperçoive, ce qu'il y a de moins pour elle ».

Plusieurs fois, en parlant de sa tante, elle insistera sur cet absolu désintéressement personnel... qu'elle pratiquera, elle aussi, à un haut degré.

Enfin la note du cœur : « Passe chez nous tout le temps qu'elle ne donne pas à Dieu, aux malades et aux pauvres. Et qui dira tout ce qu'elle est pour ses neveux, nièces, petits-neveux, etc... ? La meilleure des mères, la plus douce des grand'mères ».

Qui dira aussi toute l'affection respectueuse, la tendresse reconnaissante de Caroline du Coëtlosquet, pour « la plus douce des grand'mères », laquelle eut pour sa petite-nièce privilégiée des trésors particuliers d'affection et de dévouement.

« Ah ! il me semble, dit-elle, que je me sentirais orpheline si ma bonne tante Adèle me manquait ». Elle allait lui manquer... et ce fut pour elle un terrible

choc (5 Mars 1896).

Un an après, sa douleur est toujours aussi vive... « Oh ! s'écrie-t-elle, Tante Adèle me manque de plus en plus! » Et elle, qui aimait tant son Rambervillers, elle s'effraie d'y retourner... « Parce que, pour la première fois, nous ne l'y retrouverons pas... ». Mais si elle a perdu cette chère présence, elle conserve en son cœur le souvenir de sa maternelle affection, et l'exemple de ses vertus qu'elle s'efforcera d'imiter.

LE VICOMTE DU COETLOSQUET, SON GRAND-PERE

Puisque nous en sommes aux deuils dont fut attristé le cœur si sensible de Caroline du Coëtlosquel, il en est un dont nous devons parler, et qui fit aussi sur elle une très douloureuse et très durable impression, je veux parler de la mort de son grand-père paternel, le vicomte Jean-Baptiste-Maurice du Coëllosquet.

Ce parfait gentilhomme, « ce chrétien d'un autre âge », comme le qualifie Caroline, mourut le 6 octobre 1893, plein de jours (il avait 85 ans), de vertus et de mérites.

Le chagrin de sa petite-fille fut profond, aggravé encore par celui de son père. « Papa est mortellement triste. Combien J'ai mal au cœur, pour lui aussi... pour lui surtout ! » Elle s'échappe en larmes, à la douloureuse nouvelle :

« Papa me dit : Nous avons tant de chagrin, ne nous en donnez pas davantage. Je m'efforcerai de ne plus verser de larmes devant lui... »

On ne sait quoi admirer le plus, ou la tendresse de son cœur, si douloureusement affligé, ou la force de son âme si maîtresse d'elle-même. Mais le souvenir de son grand-père, de son affection dont elle a eu tant de preuves, le souvenir de cette vie, (c'est elle qui parle, après la voix populaire) « de celle vie de dévouement, de sacrifice, de charité, de courage, de mon cher grand-père... » ne la quitte pas ; souvenir lancinant comme la douleur, doux aussi comme l'espérance du ciel... et elle pleure encore... elle pleure souvent... mais seule. « Je laisse couler mes larmes, dit-elle, qu'importe ! puisque papa n'est pas là ! ... » Qu'importe ?...

Oui, pour elle rien n'importe : qu'elle ait de la peine, des soucis, des souffrances... elle trouve cela tout naturel, et elle le porte vaillamment et toujours plus vaillamment jusqu'au dernier assaut et au triomphe final.

SON HUMILITÉ

Puisque nous venons d'évoquer la mémoire de ce grand homme de bien, peut-être pourrions-nous mieux dire encore de ce saint que fut M. J.-B.-Maurice du Coetlosquet, ce serait peut-être l'occasion d'interroger Caroline sur ses sentiments au sujet de son nom et de sa famille ? ...

Elle en était fière, elle pouvait, elle devait l'être ; mais c'était une fierté sans morgue, sans orgueil, sans vanité... une fierté de l'âme. C'était d'abord, vis-à-vis de Dieu, une très vive reconnaissance pour l'avoir fait naître en un tel milieu.

Ensuite, et nous verrons ce sentiment s'accroître de plus en plus en Caroline du Coetlosquet, comme la plus sûre marque de ses progrès dans la perfection chrétienne, une profession qu'elle est indigne de porter un tel nom et d'appartenir à une telle famille.

Tels les saints qui ne comprenaient pas que le Dieu juste pût les supporter sur la terre avec leurs « iniquités ». « C'est une famille bénie que la nôtre », dit-elle, et elle en estime plus les vertus que le nom et la fortune.

Si un jour elle fait mention d'un Coëtlosquet qui fut aux Croisades, c'est pour remercier Dieu d'avoir ainsi honoré le nom qu'elle porte. Alors qu'elle parle souvent de sa famille et des siens, c'est là le seul souvenir qu'elle accorde à l'ancienneté de sa maison. Ce qui intéresse davantage, ce sont les mérites et les vertus des vivants, de ses oncles et tantes, qui se sont donnés à Dieu, les uns dans le cloître, les autres dans le monde... ces oncles et tantes qui sont nés du second mariage de M. J.-B.-Maurice du Coëtlosquet, auquel fut prématurément enlevée sa première femme, Anne-Caroline de Wendel, morte un an après avoir donné le jour à Monsieur Maurice.

C'est l'oncle Charles, de la Société de Jésus, qui après avoir rempli les éminentes fonctions de recteur dans les collèges de la Compagnie, devient Missionnaire à Madagascar, épuise ses forces sous un climat brûlant, dans les fatigues inouïes d'un ministère laborieux et est obligé de revenir en France, malade et presque mourant. Il achève maintenant sa convalescence au Caire — non point dans le repos que ne peut supporter sa nature ardente — mais dans un redoublement de zèle apostolique. C'est l'oncle Edouard, le fils de Dom Guéranger et de Dom Delatte, jadis Prieur, en de Saint-Maur de Glanfeuil après l'expulsion, exilé en Belgique et

aujourd'hui dépensant ce que les austérités du cloître et ses nombreux travaux lui ont laissé de santé, dans ce magnifique monastère de Clervaux, au Luxembourg, que les Bénédictins doivent à Caroline du Coëtlosquet. C'est l'oncle Jean, alors humble moine, dans le monastère de Saint-Maur. C'est Georgette du Coëtlosquet, Petite- Sœur des Pauvres ; C'est Mademoiselle Jeanne et Mademoiselle Marie du Coëtlosquet, qui, dans le monde, vivent comme des religieuses et se donnent avec un dévouement sans limite à toutes les œuvres de piété, de charité et d'apostolat.

Lorsque Caroline évoque devant elle ces vies si fécondes en mérites et en vertus, elle dit avec une expression touchante de sincérité, fait plonger jusqu'aux profondeurs de son humilité.

« Que je suis donc indigne de ma famille et que je sens cruellement mon inutilité ». Elle appelait inutilité une vie faite de souffrances, d'abnégation, de résignation parfaite, d'admirable soumission à la Volonté de Dieu, une vie de grandes et royales largesses, où elle jette, sans compter, de concert avec sa mère qui l'encourage et l'excite, les prodigalités de leur immense fortune et de leur plus immense charité.

Peut-être serait-ce le lieu de s'arrêter un instant sur tout ce bien qui a été accompli par ces deux généreuses chrétiennes...je ne dirai pas seulement autour d'elles, mais dans ce diocèse, dans les diocèses voisins, par toute la France et à l'étranger, et en Lorraine et à Paris, et à Rome et à Jérusalem et en pays de mission — partout où le bien des âmes et la misère des corps sollicitent la pitié, partout où se fondent des œuvres catholiques, d'instruction, de science, partout où la nécessité des temps et les attaques nouvelles de l'ennemi exigent de nouvelles chaires, de nouveaux enseignements pour la défense de la Sainte Eglise.

Mais là plus que partout ailleurs, chez la fille et la mère, comme autrefois chez le père... si la générosité fut aussi inépuisable que la fortune, la main gauche ignore toujours ce que la droite avait donné. »

C'est ce que Caroline du Coëtlosquet appelait son inutilité. Et elle le pensait comme elle le disait. Cette humilité transpire dans chaque page de son journal où, quand elle s'examine, elle est si mécontente d'elle-même.

« C'est triste, écrit-elle en novembre 1890, quand je pense qu'il y a trois ans, je faisais plus de progrès ! Quelles distractions j'ai en priant ! Comme je me mets facilement de mauvaise humeur... Comme je me donne peu de mal à présent... ».

Ailleurs, lisant la vie de sainte Thérèse : « Lorsque je lis tous les travaux et

les vertus des chères saintes, j'ai honte de moi-même et je n'en deviens pas meilleure pour cela ».

Dans ses lettres, elle parle si humblement d'elle-même, elle est si sensible à la moindre attention, (elle le mérite si peu) ! Si confuse des égards qu'on a pour elle... si reconnaissante des petits cadeaux qu'on peut lui offrir ! Chaque fois qu'elle répond à une lettre, elle remercie qu'on ait bien voulu penser à elle, elle s'en excuse, elle en est très sincèrement touchée.

De même, dans ses rapports avec son entourage, elle est facile à servir, peu exigeante, ou plutôt elle ne demande rien, s'efforçant d'épargner la peine des autres, n'acceptant qu'avec confusion les services qu'on lui rend. Avec cela d'une discrétion inouïe, dans laquelle entrait, avec beaucoup de vertu, une part de timidité et de « sauvagerie », c'est elle qui le dit. « On ne va rien proposé, dit-elle, et ce n'est pas moi qui ne dirai jamais rien ». Ailleurs cet émouvant aveu : « J'aurais bien voulu confier cette croix ... à ..., mais J'ai si bien contracté l'habitude de ne rien dire à personne... » et ce dernier mot de filiale affection si touchante chez une jeune fille de vingt ans... «et puis j'avais un peu peur que maman ne soit pas contente... » Et certes, elle veut que sa mère soit contente. Elle l'aime tant ! « Que deviendrais-je sans ma mère ! » répète-t-elle souvent dans les premières années de son journal... Mais elle l'aime plus encore, quand elle lui reste seule la dernière de cette trinité d'affections à laquelle s'est donné le meilleur de son cœur : son père, sa mère, sa tante Adèle... Quelles préoccupations de sa santé et de son bonheur !

Comme elle s'attriste d'être pour sa mère, par son état maladif, une occasion de peine et de sollicitudes... comme elle s'effraie en pensant qu'elle pourrait la perdre... et, que de fois, celui qui écrit ces lignes, a-t-il reçu les confidences de ses tendres et filiales inquiétudes.

SA PIÉTÉ

Que dire maintenant de sa piété, de son amour pour Dieu et pour la Sainte Vierge ?... La piété — c'est d'abord le souci de plaire à Dieu, en se faisant chaque jour meilleur — et nous avons vu par les courts extraits que nous avons pu donner de ses examens de conscience, avec quelle ardeur et quelle persévérance, elle travaillait à sa perfection, nous pouvons ajouter, nous qui l'avons bien connue, comment elle y réussit...

La piété c'est, comme le dit l'Imitation, «se mépriser soi-même pour Jésus

» et nous avons vu comme elle s'estimait peu, comme elle ne se comptait pour rien, ne songeant qu'à Dieu et aux autres... La piété, c'est le goût des choses de Dieu. Et comme elle les aimait, les choses de Dieu...

Dès son enfance, son attrait pour le catéchisme « les explications surtout », sa prédilection pour les lectures pieuses, dont elle fait sa joie et son profit : dans les dernières années de sa vie, elle ne lira que des livres de religion et de piété, des vies de saints et de saintes — et souvent, quand on la croit absorbée et distraite — elle poursuivra, dans un recueillement qu'elle sait se donner, même au milieu de bruyantes conversations, ses méditations pieuses et les entretiens de son âme avec Dieu. Chaque volume de son journal commence et finit par une prière — *un Memorare, un Sub Tuum* — chaque page est mise sous l'invocation du Saint du jour et, quand elle écrit, jamais elle ne dit adieu mais toujours « À Dieu ».

Et la sainte Vierge, comme elle l'aime ! Quel bonheur pour elle de s'enrôler sous la bannière des Enfants de Marie : « Maman vous a-t-elle raconté, écrit-elle d'Argelès à son père, que j'ai enfin été reçue enfant de Marie ».

Et encore : « Maman m'a donné un ruban d'Enfant de Marie que j'ai essayé : O mon cher ruban, que je t'aime ! » Elle conclut avec sa touchante humilité : « Être reçue enfant de Marie, malgré mon indignité. Je ne puis le croire ! » Plus tard, quand elle sera de retour dans son cher Rambervillers, L'enfant de Marie de Lourdes voudra être Congréganiste de sa paroisse : elle n'aurait pas de plus grand plaisir — elle le dit — que de s'unir à ses sœurs, en chantant les louanges de sa bonne Mère.

Depuis ce jour elle signe toutes ses lettres : « Caroline, enfant de Marie ». C'était pour elle son plus beau titre. J'ai parlé de Lourdes... Elle y a fait de nombreux et longs séjours, surtout dans cette villa Sainte-Philomène, de laquelle on aperçoit la Basilique, les pèlerinages et les illuminations.

Elle y venait chercher, sans doute, une santé que la Mère de grâces refusa à ses confiantes prières et à celles qui montaient pour elle, vers le ciel, de tant de cœurs dévoués et reconnaissants.

Mais elle y venait avant tout chercher la volonté de Dieu, et cette admirable résignation qui ne lui permit jamais de se plaindre, et aussi : la Société, de sa Mère du ciel, dont elle était la si digne enfant. « Je suis toujours plus contente de me sentir ici, écrit-elle à son oncle Edouard, de pouvoir sortir, assister aux bénédictions et aux offices qui se célèbrent d'une façon si touchante à la Crypte, et de réciter mon chapelet à la Grotte. »

Une autre fois : « je remercie le Bon Dieu de ce qu'il a daigné me ramener

à Lourdes et la seule chose que je regrette, c'est de voir le temps passer ici encore plus vile qu'ailleurs. »

Une seule fois elle fait allusion à sa santé et encore d'une façon si rapide et si discrète : Nous approchons de notre départ pour Lourdes (c'est en 1909). J'aimerais tant d'y être guérie et d'y passer de longs jours... ».

Cette guérison que la Vierge miséricordieuse lui fait toujours attendre, ne lui enlève rien de sa confiance et de son amour.

Il m'a été donné de la voir— cette chère enfant de la Sainte Vierge — dans ce cadre de Lourdes qui convenait si bien aux élans de sa foi et de sa piété. Je n'oublierai jamais la bonté gracieuse avec laquelle elle me fit les honneurs de ce pays qui était devenu Celui de son cœur, de sa dévotion et de son espoir, les honneurs de la Basilique, de la crypte où elle me conduisit, attentive et aimable, et où ma première prière fut pour cette admirable chrétienne. Je n'oublierai jamais que le lendemain, venant à la Grotte, pour les offices de l'après-midi, j'aperçus et avec quelle émotion sur la grande place au pied de l'Esplanade, perdue au milieu des malades, des petites voitures qui portaient les paralytiques et les moribonds au milieu de toutes les infirmités et misères humaines ... Et, humble et abimée dans la prière Caroline du Coëtlosquet, attendant, comme tous ces malheureux, le passage du Saint sacrement !

Et c'était sa place de chaque jour...Chaque jour elle revenait avec sa foi toujours vive, sa confiance toujours, sa résignation plus grande.

C'est alors qu'elle écrivait : Il y a des jours où je crains la mort et d'autres où je la désire presque, mais c'est un désir égoïste et même lâche c'est lorsque je ne pense pas à mes parents qui m'aiment mais à mes fautes et aux chagrins de la vie. Il est vrai que sa vie fut dure, malgré ou plutôt, peut-être à cause de cette grande fortune, qui pouvait lui faire espérer toutes les joies monde.

Mais si elle lui fut dure, Caroline ne s'en plaignit jamais : elle aimait trop la volonté de son Père qui est dans les cieux... elle se réfugiait dans la prière, une prière incessante et de tous, elle réclamait aussi le secours de leurs prières

À son oncle lui a souhaité sa fête : « Vos bonnes prières sont le meilleur des bouquets ». A un autre de ses correspondants : « Merci de vos bonnes prières dont j'ai tant besoin ».

Aussi quelle joie c'était pour elle de pouvoir faire la meilleure des prières, la sainte communion, une joie d'autant plus vive qu'elle en était plus

souvent et plus longtemps privée, par l'état de sa santé.

« Enfin, je pourrai communier demain » ! C'est une exclamation qu'elle répète dans son journal et dans ses lettres et pas assez à son gré.

Comme elle s'y préparait par une confession si sincère, si humble : Témoignage d'une conscience délicate ! Quand elle avait peur de manquer de mémoire, elle écrivait ses fautes... Comme un petit enfant.

Et lorsque le moment était venu de se présenter à la Sainte Table, quel ineffable bonheur pour elle... Un bonheur qui dans les dernières années n'allait pas sans crainte : une sainte crainte provoquée par sa trop grande humilité,

Elle ne se croyait jamais assez prête, prolongeant ses oraisons, se frappant la poitrine, se proclamant indigne, et ne se décidant qu'au dernier moment à s'approcher de son Dieu qu'elle brûlait de recevoir. Oh ! la belle âme... loyale, pure, candide, innocente et, par permission de Celui qui en avait fait une victime de choix, hésitante et souffrante jusque dans les élans de sa piété.

Et je n'ai rien dit de sa mortification car la vraie piété est mortifiée et porte, selon saint Paul, en elle-même la mortification de Jésus.

Ah ! elle en eut des occasions de se mortifier ou plutôt sa vie entière fut une mortification continuelle : surtout la mortification de sa volonté dans une santé toujours éprouvée et qui nécessitait tant de précautions et tant de privations dont elle souffrait si vivement.

Ecoulez ce cri de douleur : « Je voudrais être guérie et recommencer à travailler pour de bon, à manger pour de bon, à m'ébattre dans la neige au jardin, ou au loin dans les bois et dans les prés avec papa ! »

Plus tard : Je ne sors plus jamais de Métendal. Ah ! que je voudrais aller à l'église et entendre la voix de nos vieux chantres ». Mais elle accepte tout, tout. « Je veux faire, répète-t-elle, la volonté de Dieu ».

Sa santé l'oblige d'aller à Ems. C'est pour elle grand sacrifice... « Voilà, dit-elle, une bonne occasion de pratiquer la grande loi de la mortification et de la renonciation tant prêchée par l'évangile », et elle y va avec une apparence joyeuse.

Et comme si ce n'était pas assez de mortifications qui lui sont imposées, elle en ajoute de personnelles : c'est encore un des signes de la sainteté de son âme.

Elle écrit dans le cher confident de ses journées, que personne ne voit qu'elle-même : « Voilà des nuits que je dors sur un petit fagot délié, mais c'est bien peu de chose et cela ne fait pas de mal... Que pourrais-je faire pour le bon Dieu ? »

Elle avait quinze ans.

D'autres fois, et cette mortification fut supprimée... et on l'en blâma fort... elle répandait dans ses draps des cosses épineuses de châtaignes. Mais surtout elle se mortifiait en toutes circonstances, sans en avoir l'air, espérant que nul ne s'en doutait, au salon, à table, seule, en compagnie, partout.

Mgr Camus raconte de saint François de Sales, son ami, qu'il ne le vit jamais la tête appuyée sur son coude ni les jambes croisées.

Ainsi faisait Caroline du Coëtlosquet : jamais elle ne s'appuyait sur le dossier de sa chaise, jamais elle ne voulait reposer dans un fauteuil, si ce n'est les quinze derniers jours de sa vie, par obéissance ; et à table, elle avait pour principe de tout accepter sans rien demander.

Aussi ai-je besoin d'ajouter que toutes les facilités de la vie que donne la fortune lui étaient indifférentes. « J'ai le luxe et toutes choses mondaines en horreur. Plus tard, si Dieu me prête vie, je vivrai bien simplement comme papa. On est tout aussi heureux et encore plus. »

A quatorze ans, avec un esprit mûri avant l'âge et un détachement extraordinaire chez une jeune fille de sa condition, elle peut mériter et apprécier ces graves paroles de son oncle Charles : « Ma chère Caroline, je suis content de voir que tu ne portes ni bagues, ni boucles d'oreille. » :

Elle ajoute : « Je n'aime pas à porter des bijoux. Je n'en mets jamais, excepté pourtant quand maman me fait mettre une broche... »

Cela aussi elle le fait par obéissance.

SES CONVICTIONS ET PRÉOCCUPATIONS PATRIOTIQUES

Caroline du Coëtlosquet n'était pas tellement absorbée en Dieu, qu'elle ne s'occupât point des choses extérieures. Elle suivait la politique avec grand intérêt... très fidèle aux opinions de sa famille et espérant toujours qu'un heureux retour des choses ramènerait la Royauté. Aussi quelle n'est pas sa douleur à la mort du Comte de Paris. « Le voilà mort, écrit-elle, ce grand prince, et voilà mon espoir évanoui, changé en regrets et en tristesse... ». Et la note chrétienne toujours : « Je n'ai pu me déshabituer de dire dans la

prière du diocèse : « Répandez vos bénédictions sur Mgr le Comte de Paris ». Elle se console pourtant et se reprend à espérer dans le Duc d'Orléans, dont elle salue le mariage avec une grande joie patriotique. Elle a dans ses lettres et dans son journal, des pages délicieuses et attendries sur la nouvelle Duchesse d'Orléans, qu'elle appelle si gentiment « la Reine de France ».

Son attachement à la Royauté était une forme de son patriotisme éclairé et ardent.

Elle aime la France, elle souffre de ses défaites et de ses douleurs. Elle regrette ce Metz qui est la patrie de son père et que celui-ci porte continuellement dans son souvenir, dans ses préoccupations et dans ses générosités.

« Papa, dit-elle, a donné un vitrail à Notre-Dame de Sion ; on saura bien qu'il vient de lui, car il porte cette inscription : « Chrétiens, priez pour les Messins... ».

Il en avait déjà donné, ajoute-t-elle, un semblable au monastère de Saint-Maur de Glanfeuil, y joignant la fondation d'une Messe « pour le pays messin ».

Elle applaudit à ces largesses, à ces paroles, et elle partage celle invincible fidélité. Devinait-elle qu'elle retrouverait un jour cette terre si chère ? mais qu'elle ne l'habiterait que morte, aux côtés de son père, dans le caveau familial, avec l'espérance de l'éternelle résurrection et aussi de la résurrection de la Lorraine redevenue française !

Elle avait encore cette forme de patriotisme populaire qui est la caractéristique des habitants de la frontière : l'amour de l'armée...

Elle crierait volontiers « Vive l'armée » sur le passage de nos soldats.

Depuis sa fenêtre, elle applaudit aux petits chasseurs qui traversent nos rues de leur pas toujours alerte et infatigable... A Gérardmer, à Métendal, elle suit avec plaisir leurs évolutions et leurs manœuvres... Un jour elle écrit dans son journal : « J'entends depuis mon pupitre les gaies trompettes de nos soldats, ce qui me réjouit, après le silence humide de Plombières », comme elles l'avaient réjouie déjà, à son retour d'un voyage à Bussang dont elle dit : « J'ai traversé le tunnel. Hélas ! la première chose que j'aperçus fut l'aigle d'Allemagne. Cela faisait bien mal au cœur ».

Oui, elle était bien Française et Patriote... Elle avait aussi le « patriotisme du clocher », l'amour de son cher Rambervillers. Nous l'avons déjà vu : pour elle Rambervillers était unique au monde. Elle s'intéressait à Rambervillers,

à ses progrès matériels, moraux et religieux, à sa tranquillité, à l'état des esprits, aux fluctuations de l'opinion. La première question qu'elle me faisait chaque fois que je la voyais, était toujours la même :

« Comment va-t-on à Rambervillers » ? et il lui fallait des explications et des détails, sur les choses et sur les personnes, dont elle connaissait les noms et l'influence bonne ou mauvaise. Dois-je ajouter que de concert avec son père, plus tard avec sa mère, elle multiplia pour Rambervillers les appuis et les largesses, et que ce fut justice qu'à ses obsèques, la municipalité qu'honore ce témoignage de publique reconnaissance, fit porter une magnifique couronne avec celle inscription : « La Ville de Rambervillers à sa Bienfaitrice ».

SON AMOUR POUR L'ÉGLISE PERSÉCUTÉE

Ce qui préoccupait surtout Caroline du Coetlosquet, dans son patriotisme et dans sa foi, c'était les persécutions dont l'église est victime parmi nous et leurs répercussions sur la France. Elle souffre, elle s'indigne généreusement à ces attentats qui se multiplient tous les jours contre l'Eglise, le Clergé, les religieux, l'enseignement chrétien.

À Rambervillers elle est profondément peinée de la fermeture du magnifique pensionnat de la Doctrine Chrétienne, dont elle a suivi les cours avec tant de bonheur et de succès, auprès de maitresses pour lesquelles elle a gardé un vrai culte et au milieu de compagnes, dont le nom revient à chaque instant dans les pages de son journal.

Elle a moins souffert de l'expulsion brutale des Frères de Marie. Ces dignes Frères qui, depuis cinquante ans, se consacraient à l'éducation populaire, ont été chassés de leur maison avec un grand déploiement de policiers et de gendarmes, et, chose plus douloureuse, avec la collaboration de l'armée, mais aussi, et je suis heureux de le dire, au milieu de la protestation admirable d'une population décidée à toutes les résistances.

Du moins cette manifestation populaire mit un baume sur le cœur de Caroline du Coetlosquet, elle qui écrit, et, hélas ! tant de fois : Et dire qu'on laisse tout faire dans notre malheureux pays — sans se révolter ! Excepté pourtant à Sion, ajoute-t-elle, Sion, un sanctuaire qui lui est cher et à l'ombre duquel elle a passé bien des beaux jours de son enfance...

En même temps les calamités publiques devenaient pour elle des calamités de famille : ses trois oncles, le Jésuite et les Bénédictins, étaient

odieusement expulsés de leurs monastères et de leurs couvents confisqués, et jetés tous les trois sur le chemin de l'exil...

O Liberté !... Comme disait Madame Rolland, que de crimes on commet en ton nom.

LA FIN

Cependant les jours de Caroline du Coëtlosquet étaient comptés.

Elle touchait à sa trente-cinquième année et elle vivait toujours dans la solitude de Métendal, entourée de sa mère uniquement occupée d'elle, de quelques amis fidèles de la famille et du personnel extrêmement dévoué de la maison.

Souvent aussi de chères visites lui apportaient du réconfort ; c'était ses oncles et tantes maternels et ses cousins et cousines dont la présence lui rappelait les belles années de son adolescence et aussi la mort de la petite Marthe qui lui arracha tant de larmes et dont elle ne fut jamais consolée.

Quand la saison était favorable, elle jouissait, dans les allées du parc, du beau soleil ; souvent aussi, elle allait à travers la campagne, respirer à pleins poumons l'air pur et se souvenant avec délices et aussi avec regret, de ses longues promenades et de ses travaux champêtres dans la compagnie de son cher père.

En d'autres temps, elle restait au grand salon, généralement, près de la table ronde, occupée à lire quelques livres pieux ou à travailler pour les pauvres, ces chers pauvres, qu'elle avait tant aimés, quelle aimait tant encore, mais qu'elle ne pouvait plus visiter comme jadis pendant sa jeunesse, et comme elle pouvait le faire quelquefois à Lourdes. Elle parlait peu, écoutant les conversations, disant son mot, un mot rapide, qui prouvait qu'elle suivait.

Le plus souvent elle priait, récitait chaque jour le petit office de l'Immaculée-Conception qu'elle affectionnait beaucoup, et savait tellement s'abstraire que rien ne pouvait plus détourner son attention, à moins qu'une personne étrangère ne vînt en visite : alors elle était tout aimable, toute prévenante, et plus attentionnée encore, lorsque par l'absence de sa mère elle était constituée chef de maison. Je l'ai vue alors, faisant les frais de la conversation, offrant le thé et les petits gâteaux avec une grâce parfaite, s'intéressant à chacun avec une bonté tout aimable. Et ceux qui la voyaient et l'entendaient ne pouvaient guère alors soupçonner

l'état de souffrance perpétuelle dans lequel elle vivait.

Jadis elle s'était posé bien des fois le problème de sa vocation, tantôt joyusement dans ses entretiens de camaraderie avec ses cousins et cousines, et dont elle a consigné le récit dans son journal, tantôt seule avec elle-même et avec Dieu.

Le monde ne l'attirait pas, elle en avait plutôt peur, mais elle sentait qu'avec son nom et sa fortune, elle pouvait y tenir une grande place. D'autre part le couvent l'effrayait quelque peu, non pas par ses austérités, mais parce que, disait-elle — nous reconnaissons là son cœur si tendre — il fallait quitter tous ceux que l'on aime.

Pourtant dans tous les ordres religieux qu'elle évoque, les ordres cloîtrés eussent eu sa préférence sans doute pour ne plus être en contact avec le monde.

D'autrefois elle disait en souriant : « J'aurais aimé de vivre comme tante Adèle, indépendante et faisant du bien ; mais tante Adèle avait des frères et des neveux auxquels elle pouvait se dévouer et moi je n'ai personne ».

La vocation qu'elle accomplissait sans s'en douter peut-être, était d'être une victime, victime exquise que Dieu s'était choisie, et qui souffrit, innocente et pure, pour les péchés du monde. Elle répondit à cette vocation par une patience inaltérable, une absolue soumission, une résignation parfaite, mieux que cela, par une joyeuse acceptation de la souffrance dans l'amour de Dieu qui la voulut souffrante.

Et voilà que ce Dieu, « cet Epoux de sang », comme parlent les saintes lettres, lui demanda de souffrir davantage, afin de sanctifier, de purifier encore plus, de couronner la victime.

Tout à coup Caroline du Coëllosquet fut atteinte d'une pleurésie : elle en avait eu une jadis au château de Mercy, qui l'avait mise à deux doigts de la mort, mais dont avait pu triompher sa constitution encore très vigoureuse. Hélas il était dit qu'elle ne résisterait pas à cette nouvelle attaque, malgré les soins intelligents et dévoués dont elle fut entourée. Une opération fut habilement pratiquée, mais elle ne servit qu'à la prolonger de quelques mois. Dans ce moment de répit où l'on se reprenait à espérer, elle écrivait à son oncle, le 20 Décembre 1910, une lettre tracée au crayon, mais toujours de sa grande écriture si nette et lisible : « Je vous écris de mon lit où je dois encore rester ; chaque jour j'ai la permission de me lever, pendant plus d'une heure, je n'ai plus de fièvre et suis en pleine convalescence, j'espère de tout mon cœur que ce sera la Sainte Vierge qui

me guérira tout à fait à Lourdes, si nous pouvons y aller l'année prochaine en pèlerinage ».

Ceux qui l'ont suivie, entourée et soignée en ces tristes jours, peuvent lui rendre ce témoignage qu'elle ne proféra pas une plainte et qu'elle fut toujours plus douce envers la souffrance, comme elle allait être douce envers la mort.

La vit-elle venir, la mort ?

J'ai des raisons de le croire, bien qu'elle n'y fît aucune allusion en public de peur d'ajouter à la douleur de sa mère. Elle se confessa dans toute la plénitude de ses facultés, et dans toute la dévotion de son âme. Le lendemain elle reçut la communion, et ensuite l'extrême-onction, le surlendemain elle devait communier.

C'était le 9 Février 1911. Il me fut donné d'assister à ses derniers moments ; elle semblait déjà morte, mais de temps en temps un soupir annonçait qu'elle vivait encore.

Nous étions tous là, agenouillés autour de ce lit d'agonie, sa mère, ses tantes, la religieuse, le personnel de la maison...

Et nous prions, et nous prions toujours, pour celle qui mourait... Quand la prière s'arrêtait sur nos lèvres émues, tout à coup une voix grave et ferme — c'était celle de la mère — admirablement courageuse, attendant toujours le miracle et qui disait... « Prions encore ».

Et nous égrenions notre chapelet demandant à la Vierge de Lourdes, de venir recevoir sa fille de prédilection, sa fille privilégiée dans la douleur.

Et ce fut la fin.

Immédiatement ce visage où passaient tout à l'heure les sursauts de la souffrance, fut transfiguré dans la tranquillité et on y vit resplendir comme un reflet de la paix éternelle...

C'est ainsi que tous purent la contempler pendant trois jours sur sa couche mortuaire, douce et belle comme une Sainte, comme un Ange du Paradis. Combien de prières montèrent là-haut pour la défunte — puis-je ajouter — combien de prières lui furent adressées, à elle, avec une confiance que justifient si bien et ses souffrances si noblement supportées et l'innocence et la sainteté de sa vie.

Je ne raconterai pas ses obsèques, dont le récit n'entre pas dans le cadre de ce travail : la ville entière de Rambervillers se leva pour faire à Caroline du Coëtlosquet un enterrement triomphal. Sur le portail de sa vieille église, qu'elle avait tant aimée, dont la maladie l'avait écartée depuis si longtemps,

à sa grande peine, deux évêques l'attendaient : Monseigneur l'Evêque de Saint-Dié, qui tout à l'heure dira à la noble jeune fille un adieu si pénétrant et si ému, et Monseigneur l'Evêque de Nancy. Tout à l'heure aussi, on lira — en chaire — une dépêche du Souverain-Pontife, bénissant la défunte, consolant sa mère, disant leurs mérites à toutes deux, vis-à-vis de la Sainte Eglise.

À Metz aussi, c'est l'Evêque qui présidera les obsèques, entouré d'un nombreux clergé, de toutes les Congrégations et Associations catholiques, dont Caroline du Coëtlosquet et ses parents sont les insignes bienfaiteurs... Le long de la cité en deuil, à travers les rangs pressés d'un peuple qui salue respectueusement et prie sur son passage, le corps de Caroline du Coëtlosquet s'achemine lentement, pour aller retrouver au cimetière de L'Est, son père bien-aimé, qui l'attend.

Elle est là, désormais, dans le caveau funèbre, marqué des armes de la famille, et de la devise des ancêtres : « Franc et Loyal ».

Elle est là, à côté du vicomte Maurice du Coëtlosquet, son père, dans cette terre lorraine qu'ils ont tant aimée tous les deux, et regardant la Terre française à laquelle ils restent fidèles et dans laquelle ils espèrent. Et maintenant : « A Dieu » Caroline du Coëtlosquet, Vierge chrétienne ! Vierge martyre de la souffrance !

De ce ciel, qu'avec la puissante intercession de Notre-Dame de Lourdes, vous a valu, comme parle le Souverain Pontife, « votre vie toute de patience et de charité », priez pour Celle qui sans vous est si seule au monde et qui ne peut se consoler que par l'assurance de votre éternel bonheur.

Priez pour votre famille, dont vous vous trouviez indigne, et dont vous êtes le plus beau fleuron, pour tous ceux que vous avez aimés, pour la France et pour sa fille, la Lorraine.

Priez pour Rambervillers, dont vous avez été la bienfaitrice et soyez-en, là-Haut, la douce et puissante protectrice.

Priez pour celui qui écrit ces lignes — et qui en essayant — pour la gloire de Dieu et le bien des âmes — de vous faire mieux connaître — a été heureux de vous offrir le faible tribut de sa respectueuse et reconnaissante affection. Caroline du Coëtlosquet, « A Dieu ! »

FIN